

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

RAPPELLE-TOI

*

HARLAN COBEN

RAPPELLE-TOI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daphné Bernard

Volume 1



Titre original : *Nobody's Fool*
publié par Grand Central Publishing,
une division de Hachette Book Group,
Inc., New York.

© Harlan Coben, 2025.

Tous droits réservés.

© Belfond, 2025, pour la traduction
française.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0868-5

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Prologue

C'est quand je t'ai vue pour la première fois que tout a commencé à dérailler, n'est-ce pas ?

J'avais à peine vingt et un ans – un gosse, quand j'y repense. Tout juste diplômé de l'université de Bowdoin, je commençais avec enthousiasme le traditionnel tour d'Europe sac au dos, très à la mode chez les jeunes à cette période-là. Il était minuit. Musique à plein volume. Je biberonnais ma première bouteille de Victoria Malaga, la *cerveza* la moins chère (budget limité oblige !) proposée par cette boîte de nuit de la Costa del Sol espagnole. Je

m'attendais à ce que cette soirée m'apporte son habituelle succession d'espoirs, de peur de l'échec, de déception silencieuse, pour ne pas dire de sentiment d'exclusion, quand je t'ai repérée sur la piste de danse.

Le DJ avait mis à fond *Can't Get You Out of My Head* de Kylie Minogue, le tube le plus génial de l'époque. Il l'est toujours. Vingt-cinq ans après. Tu as croisé mon regard, tu l'as même soutenu. Pourtant je n'ai pas eu l'impression que c'était moi que tu regardais. Pas seulement parce qu'on ne jouait pas dans la même catégorie ; tu étais évidemment trop bien pour moi. Non, si j'ai eu le sentiment que tu regardais ailleurs, c'est parce que j'étais entouré par des membres de l'équipe de lacrosse de l'université : Mickey, Holden, Sky, Shack et, bien entendu, Quinn, le capitaine de l'équipe, tous grands, beaux

et respirant la santé, un peu comme les jeunes Kennedy qu'on voit jouer au football à Hyannis Port sur les vieilles photos de magazines. J'étais sûr que c'était l'un d'eux que tu regardais, peut-être Quinn, avec ses cheveux ondulés et ce physique que seul peut produire un mélange optimum de musculation, gomina et stéroïdes.

Pour m'en convaincre, j'ai fait semblant de jeter des coups d'œil à droite et à gauche dans une petite pantomime qui se voulait drôle. Quand je me suis risqué à regarder à nouveau dans ta direction, tu n'as pas levé les yeux au ciel. Au contraire, tu m'as adressé un petit hochement de tête entendu. Tu as encore croisé mon regard. À moins que tu n'aies été comme le personnage d'un de ces tableaux que j'avais admirés deux jours plus tôt au musée du Prado et dont le regard a l'air de

vous suivre où que vous vous trouviez. J'aimerais dire que, comme dans une de ces comédies romantiques pour ados, le temps s'était suspendu et que nous n'étions plus que tous les deux, face à face sur la piste de danse subitement désertée de la Discoteca Palmeras. Mais non, rien de tout ça ne s'est produit.

La piste était bourrée de fêtards. Certains gesticulaient et se bousculaient. D'autres ondulaient au rythme de la musique.

Tu as disparu, engloutie par la foule. Je me suis levé. À ma table, les mecs de l'équipe n'ont rien remarqué. Pour eux, j'étais plus une mascotte qu'un copain, un personnage comique, le petit gars bizarre, l'ancien camarade de chambre de Quinn en première année de fac. La plupart pensaient que j'étais indien, m'appelaient Apu, du nom du

héros du film, et me parlaient en singeant un faux accent d'Asie du Sud-Est. C'était exaspérant : je suis né et j'ai grandi à Fair Lawn, dans le New Jersey ! Au départ, je n'avais pas choisi de voyager avec eux. Mais mes deux meilleurs amis, Charles et Omar, avaient déjà commencé à travailler, l'un à la Bank of America à Manhattan, l'autre en tant que chercheur sur la génétique au Massachusetts General Hospital. Quant à moi, j'avais été accepté à la faculté de médecine de Columbia et les cours ne commenceraient qu'à la rentrée. En fait, pour être honnête, c'était sympa, voire flatteur, de voyager avec ces mecs, même si Quinn avait été le seul à me le demander expressément.

J'ai nagé plus que marché sur la piste de danse, avançant à contre-courant des vagues de corps transpirants. Le DJ avait mis *Murder on the*

Dancefloor, de Sophie Ellis-Bextor, un morceau qui, avec le recul, semble soit parfaitement à propos, soit ironique. Depuis qu'Alanis Morissette a écrit cette fameuse chanson, *Ironic*, je ne suis plus très sûr du sens de ce mot. Même maintenant, un quart de siècle plus tard, je reste perplexe.

Au bout d'une longue minute passée à me frayer un chemin parmi les danseurs, je t'ai repérée au milieu de la piste. Yeux fermés, mains au-dessus de la tête, tu bougeais lentement, languoureusement, harmonieusement. Je ne connais toujours pas le nom de cette danse mais j'étais émerveillé. Les mouvements de tes bras faisaient se relever ton top, dévoilant ton ventre bronzé. Je suis resté planté là pendant un moment, fasciné. Tu avais l'air tellement concentrée, tellement en paix que j'ai failli te laisser tranquille.

Imagine si c'était ce que j'avais fait.

Mais hélas, ma bravoure était à un niveau anormalement élevé. Enhardi par ma bière, je me suis avancé et t'ai donné une petite tape sur l'épaule.

Tu as sursauté et ouvert les yeux.

J'ai demandé :

– On danse ?

Non mais voyez-vous ça ! De ma vie je n'avais jamais été aussi entreprenant. Une superbe fille danse toute seule et moi, j'avais le culot de l'approcher.

Tu as fait une grimace et tu as crié :

– Quoi ?

C'était en effet sacrément bruyant. Je suis venu plus près et j'ai beuglé dans ton oreille, mais en me reculant un peu pour ne pas te percer le tympan.

– Tu veux danser ?

Tu as fait une autre grimace.

– Je suis déjà en train de danser.

Le moment où la plupart des mecs,

et a fortiori moi, auraient lâché l'affaire. Pourquoi n'ai-je pas laissé tomber ? Qu'ai-je aperçu dans tes yeux qui m'a poussé à faire une autre tentative ?

– Danser avec moi ?

Tes lèvres se sont ourlées en un petit sourire dont je me souviens encore aujourd'hui.

– Ouais, j'avais compris, as-tu dit. Je plaisantais.

– Hilarant, j'ai rétorqué.

Comment as-tu pris ma remarque ? Comme un constat ou du sarcasme ? Pour info, c'était du pur sarcasme.

On a commencé à danser. Tu étais nature. Détendue, sensuelle, magnétique. Tu avais cette façon de bouger sans aucune contrainte, de paraître spontanée tout en suivant une chorégraphie. De mon côté, je faisais de mon mieux, c'est-à-dire que je me dandinais. Plus que de passer pour un bon

danseur, mon but était de me fondre dans la masse et surtout de ne pas me ridiculiser. Manœuvre qui a eu pour seul résultat de me faire apparaître sous mon aspect le plus gauche. J'étais manifestement mal à l'aise.

Ça n'a pas eu l'air de te déranger.

– Tu t'appelles comment ?

– Anna. Et toi ?

– Kierce.

Et Dieu sait pourquoi, j'ai ajouté « Sami Kierce ». Quel crétin ! Je me prenais pour James Bond ou quoi ?

D'un geste du menton, tu as désigné l'équipe de lacrosse.

– Tu ne leur ressembles pas.

– Parce que je ne suis ni grand ni beau ?

À nouveau ce petit sourire.

– Ton visage me plaît, Sami Kierce.

– Merci, Anna.

– Il a du caractère.